Béatrice DELAURENTI, Blaise DUFAL, Piroska NAGY
(éds.), *L'historien et les fantômes. Lectures (autour)
de l'œuvre d'Alain Boureau*

Paris, Les Belles Lettres, 2017, 240 p.

André Burguière

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44756>

DOI : 10.4000/assr.44756

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 257-261

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

André Burguière, « Béatrice DELAURENTI, Blaise DUFAL, Piroska NAGY (éds.), *L'historien et les fantômes. Lectures (autour) de l'œuvre d'Alain Boureau* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 12 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44756> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44756>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Béatrice DELAURENTI, Blaise DUFAL, Piroska NAGY (éds.), L'historien et les fantômes. Lectures (autour) de l'œuvre d'Alain Boureau

Paris, Les Belles Lettres, 2017, 240 p.

André Burguière

RÉFÉRENCE

Béatrice DELAURENTI, Blaise DUFAL, Piroska NAGY (éds.), L'historien et les fantômes.
Lectures (autour) de l'œuvre d'Alain Boureau, Paris, Les Belles Lettres, 2017, 240 p.

- 1 Les *Mélanges*, héritiers du *Festschrift* allemand, sont un rite académique apprécié en ce temps de vaches maigres pour l'édition savante. Ils sont en général un geste d'amitié par lequel collègues et anciens élèves de l'universitaire honoré lui dédient chacun une recherche qui entretient quelque rapport avec ses propres travaux. Le volume d'hommages à Alain Boureau qui vient de paraître est d'une autre nature. Les contributions qu'il regroupe font toutes écho à un moment et un aspect de son œuvre, l'une des plus imposantes en quantité et en qualité de la production historique actuelle. Elles sont issues d'un colloque qui s'est tenu à Paris les 29 et 30 mai 2015. Mais elles sont surtout l'œuvre de chercheurs qui ont suivi régulièrement son séminaire. Ne faisant pas moi-même partie de ce cercle d'élus, je n'ai pu m'associer à ce témoignage d'amitié et d'admiration pour l'œuvre de Boureau. Je suis donc particulièrement heureux de participer d'une autre manière à l'hommage qui lui fut rendu en recensant ce très intéressant ouvrage.
- 2 Je retrouve dans la publication l'impression que j'avais retirée des différentes séances du colloque : Boureau a su créer autour de lui une école de pensée. L'expression a quelque chose de grandiloquent si l'on entend par là l'autorité d'un maître qui impose

ses idées, son langage, veille à l'obéissance de ses disciples qu'il récompense en leur distribuant les miettes de son pouvoir universitaire dans les commissions et autres instances de nominations. Rien n'est plus étranger aux rapports que Boureau entretient avec les chercheurs qu'il a orientés ou avec lesquels il a dialogué dans ses séminaires que cette vision mandarinale des relations entre maître et disciples. Son goût de la discussion, sa remise en jeu constante de ce que ses travaux précédents semblaient avoir établi comme si la fonction première du raisonnement historique était d'ébranler nos certitudes, sa manière enfin de promener sa réflexion dans les marges pour produire du flou, de l'ambiguïté, ruinaient toute prétention à diriger la pensée des autres.

- 3 Une école de pensée ne se décrète pas. Elle se vérifie rétrospectivement à la façon d'interroger les textes qui crée une communauté de raisonnement et de sensibilité entre la parole initiatrice et les émules. Et aussi à la puissance créatrice du séminaire qui structure cette communauté. Comme l'écrit dans ce livre Béatrice Delaurenti : « Le séminaire de Boureau a ainsi formé une génération de chercheurs. Il leur a donné une structure intellectuelle, une discipline de travail et une méthode d'analyse qui les rassemble en une communauté de réseau ». La parole initiatrice dans le cas de Boureau ne s'est pas imposée par la force inaltérable d'un modèle d'interprétation qu'on retrouverait dans toutes ses recherches, mais au contraire par la capacité d'errance de l'initiateur, par son besoin de se remettre en question, en choisissant de nouveaux thèmes, de nouveaux textes. Ce qui rassemble ces chercheurs, ce n'est pas le fait de partager la manière dont Boureau aborde la pensée médiévale, c'est d'avoir rencontré son œuvre à des moments différents de son cheminement. C'est ce qui donne un accent choral à l'ensemble, chacun prenant appui sur un aspect de cette œuvre qui l'a particulièrement marqué.
- 4 Charles de Miramon, fidèle historique du séminaire, évoque une des premières étapes (non la première car il y en a eu plusieurs autres avant) de l'œuvre de Boureau, celle où il poursuit l'exploration de l'imaginaire politique du Moyen Âge et plus précisément des représentations du pouvoir. Cette exploration le conduit à discuter la théologie politique d'Ernst Kantorowicz et sa théorie des *Deux corps du Roi* dans un livre au titre polémique *Le simple corps du Roi*. Opposant à la démarche philosophique de Kantorowicz, et à l'école cérémonialiste américaine, son héritière, les vertus de l'histoire sociale qui permettent aux idées de ne pas pousser hors sol, Charles de Miramon souligne le lien fait alors par Boureau entre les nouvelles conditions démographiques et sociales créées par la Grande Peste du milieu du XIV^e siècle et une nouvelle conception de l'identité : en ce temps de « l'homme rare », une plus grande valeur est accordée au corps et au sens de l'égalité que la vulnérabilité physique, produite par les épidémies, donne à la condition humaine. Boureau doit passer alors par l'histoire sociale et son pouvoir de contextualisation pour construire la notion d'ipséité corporelle. Son immersion dans la pensée scolastique lui permettra plus tard de sauter ce détour.
- 5 C'est aussi le dialogue avec la pensée de Kantorowicz qui intéresse Etienne Anheim, mais cette fois dans une perspective biographique ; celle que Boureau a privilégiée dans *Kantorowicz, Histoire d'un historien*. Cet essai ne propose pas un récit continu sinon exhaustif de la vie du grand historien allemand, mais tente d'élucider la cohérence cachée des engagements contradictoires qui ont marqué sa vie. Né dans un milieu de petite bourgeoisie juive, Kantorowicz fréquente dans sa jeunesse le cercle de Stefan

George ; un cénacle nationaliste, sans être nettement antisémite, qui rêve d'un sursaut spiritualiste de l'Allemagne. Il prend part comme soldat à la Première Guerre mondiale et se mêle après l'armistice aux corps francs qui tentent de prolonger la lutte en affrontant le pouvoir bolchévique dans les pays baltes.

- 6 Son premier grand livre consacré à l'Empereur Frédéric II reçoit un accueil mitigé chez les médiévistes, mais il enthousiasme les milieux nationalistes. C'est un des livres de chevet de Joseph Goebbels, bras droit d'Hitler. Quand ce dernier arrive au pouvoir, Kantorowicz est chahuté par les étudiants pro-nazis mais protégé par le gouvernement. Ce n'est qu'en 1938, après la *Kristal Nacht*, qu'il se résout à accepter un poste à l'Université de Berkeley où il croit retrouver le climat de communauté spirituelle des universités médiévales dont il avait la nostalgie ; ce qui conduit cet homme de droite à s'opposer ouvertement au mac-carthisme. Il est l'un des rares universitaires de Berkeley à refuser de déclarer sous serment qu'il n'appartient pas à une organisation communiste. Cette mise en demeure violait, à ses yeux, l'indépendance universitaire héritée de l'idéal clérical.
- 7 Etienne Anheim souligne le goût de l'expérimentation qui pousse Boureau, dans un essai consacré à une question historiographique, à s'éloigner de l'objectivisme universitaire pour combler une lacune documentaire. Ce truchement ne relève pas d'un cynisme méthodologique. Les principes de méthode ne sont pas pour lui des fins en soi. Ils sont des moyens de produire la vérité. Tel l'archéologue qui reconstitue la partie manquante d'une statue dans un matériau distinct pour montrer qu'il s'agit d'une pièce rapportée, il invente l'histoire virtuelle, c'est à dire le récit vraisemblable qui remplace la reconstitution des faits manquants. Le souci chez Boureau de ne jamais dissimuler le travail de construction de l'historien fait penser à la mode, répandue aujourd'hui dans le théâtre, de montrer les acteurs en train de s'habiller sur la scène, en lever de rideau pour que le passage du réel à l'imaginaire se fasse progressivement et jamais complètement.
- 8 Est-ce cette volonté de ne pas se cacher derrière son sujet de recherche qui donne un accent particulier à son livre *Théologie, science et censure au XIII^e siècle. Le cas Jean Peckham* ? Il est en tête du *hit-parade* des titres retenus ici par ses disciples et ses amis pour manifester leur attachement à la pensée de Boureau. Elsa Marmursztejn signale qu'il avoue dans le livre ressentir une certaine proximité avec Jean Peckham, l'excommunicateur de Thomas de Cantiloupe que sa charge d'archevêque de Canterbury empêchait de consacrer tout le temps qu'il aurait voulu aux questions de doctrine. Ses propres responsabilités à la tête du Centre de recherches historiques au moment où il écrivait ce livre l'avaient empêché de pousser plus loin sa réflexion. Le débat sur la continuité entre le corps vivant et le cadavre du Christ, qui oppose les dominicains thomistes à leurs rivaux franciscains, est à la source de cette crise anglaise, moins célèbre que la crise parisienne de 1277 provoquée par le *Syllabus* d'Etienne Tempier condamnant plusieurs thèses de Thomas d'Aquin. S'il y a continuité entre le corps vivant du Christ et son corps mort, c'est qu'à partir du moment où il s'est fait chair, il appartient à l'ordre naturel ; à cet ordre naturel qui, selon Aristote, oblige à distinguer forme et substance.
- 9 Maaïke Van der Lugt souligne les implications idéologiques et même politiques de la mise en cause du naturalisme aristotélicien, à propos d'un débat universitaire analogue : celui sur le pouvoir thaumaturgique des rois de France discuté par Henri de Bruxelles et Henri d'Allemagne : Ce pouvoir n'est pas à une manifestation du sacré que

le sacre déverserait sur le souverain. C'est un trait qui se transmet par le sang comme le pouvoir royal dans la monarchie française ; un trait prosaïquement et naturellement héréditaire... comme la lèpre. Ce débat conduit Boureau à proposer une révision radicale du rôle de la censure dans le développement de la pensée médiévale, comme l'a bien vu Isabelle Iribarren. Il ne partage ni l'interprétation « éclairée » de ceux qui dénoncent la censure frappant, à Paris, l'aristotélisme de Thomas d'Aquin comme une atteinte à la liberté de penser ni celle de Pierre Duhem pour qui la condamnation du thomisme par la censure parisienne fut un mal pour un bien : elle a permis à la pensée scientifique de s'éloigner du naturalisme aristotélicien et donc a ouvert la voie à la science moderne. Car le formalisme de la scolastique et la façon dont la censure le conforte stimulent, pour Boureau, une ascèse du raisonnement où s'est enracinée notre modernité.

- 10 *Satan hérétique*, l'autre livre de Boureau qui a inspiré le plus de contributeurs à cet hommage, aborde également de biais la pensée scolastique par une crise qui l'a nourrie. N'hésitant pas à rouvrir un débat, abondant chez les historiens, sur la chronologie de la répression de la sorcellerie, le livre propose de l'avancer d'un bon siècle et, du coup, d'en bouleverser radicalement le sens. Les historiens s'étaient habitués à l'idée que la lutte contre la sorcellerie n'était pas un phénomène typiquement médiéval comme l'avait laissé croire une tradition romantique, mais un dégât collatéral du nouvel esprit religieux qui émerge à la fin du Moyen Âge. C'est la formation d'une culture lettrée, de plus en plus étrangère à la culture populaire qui inspirerait aux clercs à partir des années 1430 une attitude répressive à l'égard des pratiques magiques souvent mêlées à la dévotion traditionnelle, et qui invente le fantasme du sabbat.
- 11 En partant d'une consultation du pape Jean XXII de 1320, Boureau oblige à remonter d'un siècle la lutte contre la sorcellerie, mais surtout à lui donner un sens nouveau. Elle n'est plus la répression d'une pratique condamnable, manipulée par le démon, mais la condamnation d'une croyance opposée à celle de l'Église par le pouvoir qu'elle reconnaît délibérément au démon. Nicolas Weill-Parot analyse ce tournant dans la logique répressive de l'Église où l'échelle de l'erreur se substitue à l'échelle de la faute. L'obsession de la lutte contre l'hérésie survit comme un feu mal éteint après l'élimination de la dissidence albigeoise. Elle révèle un renversement des hiérarchies du mal au terme d'un long XIII^e siècle où l'Église a manifesté sa puissance normative et politique en dirigeant une mise en ordre culturelle que certains, comme Jacques Le Goff, ont qualifié de première Renaissance. Martine Ostorero a voulu mesurer de plus près l'impact du tournant de 1320, pointé par Alain Boureau, où le pape envisage de requalifier le crime de sorcellerie en hérésie, par une étude des prises de position pontificales sur la question aux XIV^e et XV^e siècles jusqu'au rescrit d'Innocent VIII de 1484 qui « invente » ou évoque pour la première fois le sabbat des sorcières. Ces nombreuses hésitations sans véritable retour en arrière montrent bien qu'Alain Boureau avait mis en évidence la rupture épistémologique à partir de laquelle l'Église requalifie toute pratique déviante en désaveu et en trahison de la doctrine chrétienne.
- 12 Si le nouveau traitement de l'hérésie figure le revers de cette rupture, il revenait à Pierre Antoine Fabre d'en évoquer l'envers : la nature de la croyance. Alain Boureau aborde la question dans un livre ultérieur, *L'inconnu dans la maison*. On s'était étonné que le transfert miraculeux de la maison de Nazareth où Marie est née et où un ange lui a annoncé son destin de mère de Dieu, vers la côte dalmate puis vers Ancône, après la défaite des chrétiens devant Acre en 1291, n'ait donné lieu à aucun récit avant le XVI^e

siècle. Alain Boureau a découvert une exception à cet apparent oubli chez Richard de Mediavilla, son cher franciscain, maître en scolastique, dont il est devenu le spécialiste incontournable. Celui-ci répond en 1295 à un *quodlibet* sur ce transfert miraculeux qui argumentait la possibilité du transfert miraculeux, non sa crédibilité.

- 13 Ce n'est qu'à la fin du livre qu'Alain Boureau soupçonne le maître franciscain d'avoir fait de ce miracle « un exercice de croyance dans le pouvoir divin ». Mediavilla défend l'idée que Marie doit être célébrée dans ses actes plus que dans la façon dont elle a été elle-même conçue. Cette vision volontariste du rôle de Marie est un moyen de résister à la doctrine de l'Immaculée Conception qui était en train de prendre corps. Proclamée officiellement comme dogme au XIX^e siècle, cette doctrine l'avait déjà emporté dans les débats théologiques à la fin du XV^e siècle. La réinvention du miracle de la Santa Casa à la fin du XV^e siècle estime Pierre Antoine Fabre, ne manifeste pas à proprement parler « un retour de la croyance », mais « un retour comme croyance » de ce qui avait été d'abord reçu comme un événement.

- 14 Dans un geste qui rappelle parfaitement la « manière » d'Alain Boureau, Blaise Dufal retourne comme un gant la question à la source de *Satan hérétique* : au-delà de l'hérésie du croyant inventée par la paranoïa d'une Papauté qui fait désormais de la foi une adhésion doctrinale, c'est le devoir d'hérésie de l'historien qui est évoqué ici en sous-œuvre. L'histoire, avoue Boureau, a été pour lui « une invitation à se dérégler soi-même ». L'hérésie consiste ici pour le chercheur à assumer ce que le comportement savant cherche à cacher : la part de subjectivité et d'angoisse existentielle qui nourrit sa pratique. Ce trait mérite d'être souligné, car il fait toute l'originalité de l'œuvre de Boureau dans le paysage de la recherche historique française... et tout son prix. Le milieu historien se partage pour l'essentiel en deux camps : des érudits de grande valeur qui accordent le plus grand soin au travail d'archives et plus généralement à la collecte des données, mais qui restent très prudents sur les interprétations et les hypothèses. Car leur surmoi savant les conduit à s'écarter le moins possible de ce que suggèrent les sources et à se méfier de leur propre investissement personnel dans l'interprétation. De l'autre côté, des conceptualisateurs qui proposent de nouvelles interprétations, souvent audacieuses, mais forcément générales et imprécises parce qu'elles ne s'appuient que sur les travaux d'érudition déjà existants.

- 15 Boureau reconnaît volontiers ce qu'il appelle sa « paranoïa interprétative ». Elle le pousse à formuler « des hypothèses à l'efficacité provisoire » qui l'obligent à relancer sans cesse sa recherche en pratiquant « une érudition itinérante sur brûlis ». Car l'érudition est là aussi. Chaque nouveau livre s'appuie sur l'exploitation et parfois l'édition de textes ou d'auteurs médiévaux délaissés, voire méconnus. Ce qui donne à son œuvre un renouvellement et une inventivité exceptionnels. *En somme*, ce brillant essai inclassable qui a rencontré un succès mérité, explicite par le recours conjugué au savoir analytique et au savoir scolastique le ressort interdisciplinaire de Boureau dans sa pratique d'historien. Il est cité par la plupart des contributeurs de l'hommage comme un texte qui les a particulièrement marqués. Mais il n'a été choisi comme texte de départ que par deux contributeurs : Corinne Péneau qui en applique la grille d'analyse à un roman médiéval suédois, *Le duc Fredrik de Normandie* ; Marion Lieutaud qui entend montrer comment l'usage conjoint de la démarche scolastique et de la démarche analytique, pourtant séparées de près de sept siècles pour les mondes intellectuels qui les ont construites, se révèle le moyen le plus efficace de répondre à l'urgence du présent.

- 16 « Urgence » ici n'est pas un vain mot. Le livre répondait à un exercice curatif. Il fut à la fois une tentative pour se comprendre et pour se soigner. « Depuis trois ans, confie Alain Boureau en 2008 faisant allusion à une chute qui lui a occasionné un traumatisme crânien et plusieurs fractures, je vis un choc traumatique qui m'a complètement désadapté ». Tel un médecin contraint par l'urgence à se soigner lui-même, il s'est appliqué les techniques de raisonnement de la scolastique et de la psychanalyse qu'il avait pris l'habitude de combiner pour explorer la pensée médiévale, afin de surmonter les troubles qu'il ressentait dans l'appréhension de la réalité. Cet essai nous éclaire encore mieux que ses autres ouvrages sur la place que tient dans l'approche d'historien de Boureau le savoir analytique. Il appartient à un établissement universitaire qui se propose en principe de réunir et de faire dialoguer les sciences humaines et sociales. Un bon tiers de ses collègues se réfèrent de près ou de loin dans leurs recherches, par conviction ou par effet de mode, aux concepts de la psychanalyse. Mais ils n'ont jamais pu se résoudre à accueillir parmi eux un psychanalyste de plein exercice, malgré plusieurs tentatives dont celles de Fernand Braudel quand il était Président, pour faire élire Jean Laplanche et ensuite Jean-Bertrand Pontalis.
- 17 Boureau n'a pas vraiment brisé ce blocage. Il ne s'est lui-même jamais risqué à soumettre les auteurs médiévaux qu'il étudie à un traitement psychanalytique, sauf peut-être Thomas d'Aquin dont il évoque les rapports avec sa mère à partir d'éléments biographiques connus. Mais il s'est approprié, plus que les autres, le savoir et surtout le mode de lecture des psychanalystes. Ce qui lui a valu la reconnaissance du milieu comme le prouvent les nombreux articles qu'il a publiés dans les revues de psychanalyse les plus reconnues. Cette reconnaissance est certifiée ici par la présence de plusieurs contributions inspirées largement de la psychanalyse et par la contribution d'un psychanalyste, Michel Gribinski qui insiste, dans son hommage, sur le talent de Boureau à ne pas se jeter sur sa trouvaille quand il aborde un texte, mais à tourner autour quitte à s'abandonner à une certaine obscurité, pour en laisser émerger le sens profond. Ce que notre historien a emprunté de plus précieux à la pratique de l'analyste, c'est sa qualité d'écoute.
- 18 Sa rencontre avec la scolastique a été plus progressive. Elle est remarquablement décrite par Piroska Nagy qui montre comment Boureau, littéraire de formation, historien de conversion, est monté dans le train de l'école des *Annales* au moment où celui-ci abordait le « tournant critique ». J'ai accepté ce tournant par ce que je faisais partie, à ce moment-là, de la direction de la revue, mais sans être, je dois l'avouer, totalement convaincu. J'acceptais l'idée qu'il fallait dépasser ce que le paradigme socio-économique pouvait avoir de réducteur. J'accordais dans mes propres travaux une place privilégiée à l'histoire des mentalités pour l'acheminer vers une anthropologie historique postulant la variabilité des cultures et des conduites à travers le temps ainsi qu'une certaine marge d'incommunicabilité du passé. Mais je soupçonnais dans l'essor soudain de l'histoire culturelle une certaine revanche de la facilité. Le succès de l'histoire du livre et des auteurs en particulier me semblait relever d'un désir de produire du sens à bon compte. Les universitaires qui vivent plus que d'autres avec les livres ont facilement tendance à croire que l'Histoire se fait avant tout dans les livres. L'étude historique du fait littéraire me semblait revenir à la bonne vieille explication de texte de nos classes de lycée.
- 19 Formé au contact de l'enseignement de Jacques le Goff, Alain Boureau a compris très tôt que la singularité de la culture médiévale était construite sur l'apport du christianisme

qui en constituait en quelque sorte l'infrastructure idéologique. Ses premiers livres se sont intéressés, dans la tradition de Marc Bloch, à des représentations collectives de longue durée qui fabriquaient l'inconscient des institutions. Une telle conception de l'anthropologie historique pouvait encourir le reproche d'attribuer la culture médiévale à une mentalité primitive que nous pouvions considérer du haut de notre modernité. En se familiarisant avec la littérature scolastique, Boureau a découvert que la scolastique, par son désir de repenser la réalité à partir du message chrétien, inventait la rationalité, c'est-à-dire l'idée que le monde est totalement compréhensible puisqu'il a été voulu ainsi par Dieu. Son originalité, c'est donc la quête inépuisable d'explications à laquelle se livre la pensée scolastique. Pour comprendre cette quête, Boureau s'est immergé dans le raisonnement scolastique jusqu'à perdre de vue parfois la porte de sortie qui lui permet de regagner notre monde.

- 20 Chez les meilleurs historiens de la pensée scolastique, d'Étienne Gilson à Pierre Duhem, survit le sentiment sous-entendu que la pensée médiévale, dans ce qu'elle a de plus précieux est une aurore, un début de ce qu'est devenu la pensée moderne. Boureau ne nie pas que notre modernité soit en germe dans la pensée médiévale. Mais pour comprendre ce lien, il faut saisir d'abord la scolastique à la fois dans son ambition inépuisable d'expliquer et dans son altérité. Elle est un système. C'est en quoi il nous faut entrer complètement en elle pour la comprendre. C'est l'ambition que poursuit Boureau dans ce qu'il appelle l'anthropologie scolastique. « S'il y a anthropologie, écrit Emanuele Coccia, c'est parce qu'il y a un élément dogmatique propre à toute société. » La tâche de l'anthropologie historique est de reconnaître à chaque époque, à chaque société, le droit à la réflexivité, la capacité à construire une vision dogmatique, une explication globale de la réalité.
- 21 Comme le remarque Ruedi Imbach qui repère des similitudes entre la démarche romanesque de Jorge Luis Borges et la démarche historienne de Boureau, ce qui fait la force d'un système de pensée tel que la scolastique et qui lui permet de résister à l'usure du temps, c'est que sa capacité à procurer une explication globale du monde est bordée par le doute ; non parce qu'il contiendrait en lui-même la possibilité d'être réfuté qui est selon Karl Popper la marque de toute proposition scientifique, mais parce qu'il accepte une marge d'arbitraire, d'incertitude dans la réflexion. « J'invite à entendre une parole de doute, d'angoisse et d'humour, à saisir chez les scolastiques », écrit Boureau, qui est arrivé à tracer chez ces penseurs d'un autre temps, l'un des cheminements les plus escarpés, mais les plus exaltants de la recherche historique.